

de tout, même de son fils, elle était bien véritablement seule avec Dieu. Là, elle priaît sans cesse, pleurant ses péchés et châtiant rigoureusement son corps. Elle renonça dès lors à l'usage du linge et y substitua la serge comme moins agréable aux sens.

Cette vie de pénitence ne lui fit pas oublier les œuvres de charité : elle allait à la recherche des pauvres affligés de plaies et d'ulcères, les amenait chez elle, puis, se mettant à genoux comme devant Jésus-Christ lui-même, elle leur donnait tous les soins que peut inspirer la plus tendre charité.

La servante de Dieu semblait destinée à passer sa vie dans cette paisible retraite, et Dieu, de son côté, paraissait y applaudir, tant étaient nombreuses les grâces dont il la comblait, et cependant sa Providence la voulait ailleurs.

« Après un an de solitude, dit-elle, Dieu m'en retira pour me mettre chez une de mes sœurs qui se trouvait surchargée d'affaires temporelles. Son mari et elle me désiraient pour leur aider à porter ce fardeau. »

Sa position, dans la maison de sa sœur, n'avait rien de bien flatteur pour son amour-propre. Comme elle cachait volontiers ses aptitudes pour les affaires, on la croyait dépourvue d'intelligence et bonne tout au plus, suivant son expression, « à être la servante des serviteurs et des servantes de la maison. » — « Pendant l'espace de trois ou quatre ans, ajoute-t-elle, je fis constamment la cuisine, endurant de grandes incommodités, mais plus j'y souffrais, plus Notre Seigneur me comblait de ses

Maison où la vénérable Mère vécut dix ans avec sa sœur.

